

## UN AUTRE HIMALAYA

**P**our dire au revoir à cette haute vallée de l'Indus, à ces chaînes de l'Himalaya qui ont dessiné leur silhouette sur notre horizon pendant six ans, à ces étendues de sable, de solitude et de ciel bleu où s'égrènent les travaux et les jours des Tibétains, nous sommes montés une fois de plus sur la colline qui domine la bourgade. A trois minutes de chez nous, une piste se détache des champs et s'enfonce dans un vallon de sable uni. Par endroits, les pieds ne laissent pas de traces, tant est ferme cette surface de cristaux de granit éclatés. L'endroit est démuné de cailloux, modelé avec soin par la main énorme du vent. Les bords ronds de la cuvette sont trop hauts : on ne voit rien.

Le vallon se termine en forme d'amphithéâtre en ruine. De tas de cailloux en tas de cailloux, nous grimpons les gradins, l'un après l'autre. Sur une terrasse se distingue un mur avec une porte basse et une lucarne : un ermitage abandonné. Solitude. Pis que cela : désertion...

Nous aussi, nous allons quitter ces gens. Reviendrons-nous ? La marche est pénible dans le pierrier. La chaussure ne trouve pas d'appui ferme et, à chaque pas, glisse un peu. Nous voulons revoir d'en haut cette oasis de Leh, et en même temps nous redoutons cette vue.

Entre nous deux grimpe notre petit Jean-Otpal. Même si le souvenir ne s'en grave pas dans la mémoire de ses trois ans, il faut qu'il voie ce pays où il est né. Il ignore le poids d'hier et de demain. Une promenade avec papa et maman est une aubaine. Le gravier ne roule pas sous ses petits pieds...

Un grognement. Couché derrière un quartier de roc, un yak a levé la tête. Il nous regarde longuement sans broncher, puis tourne lentement le mufler et se remet à ruminer on ne sait quoi.

Par endroits, pour éviter la monotonie des éboulis, l'un ou l'autre d'entre nous s'en va musser dans les rochers, affaire d'empoigner le granit à pleines mains pour escalader un ressaut, ou de trotter en équilibre sur une dalle en y appliquant les semelles.

Au sommet le vent nous mord. Avril est là, le ciel se couvre à l'approche du dégel. Nous nous blottissons dans une niche de pierre, dominant la vallée de six cents mètres. La verdure ne tapisse pas encore l'oasis. Les maisons, carrées comme de petits dés, sont posées à même le plancher du désert.

Soudain me prend à la gorge l'effarante désolation de ce monde de derrière l'Himalaya... Rien que des pierres ! Rien que du vent ! Les couleurs n'étaient qu'illusion née des jeux du soleil. De la mince rivière jusqu'aux collines en ruine, c'est le règne absolu du minéral, sans vie, cristallisé, ratatiné. Qu'est-ce qui retient les Tibétains dans ce désert ? Qu'est-ce qui les retient dans leur système social, dans leur vie fossilisée ?

— Imagines-tu des tracteurs américains dans la plaine de Leh ?

— Tu vois un tunnel de mine, une tour de forage au pied de la colline ?...

Là est le problème. C'est cela qui, pendant des années, a — inconsciemment peut-être — pesé sur nous. Malgré les

apparences, ce pays n'est pas fermé à jamais : s'il l'était, je n'y verrais qu'un objet d'étude, passionnant peut-être, mais relégué dans un musée avec une étiquette. Non, la société tibétaine n'est pas dans une vitrine cadenassée. Des communications, si faibles soient-elles, existent entre elle et le reste du monde. Et l'expérience du Pérou, du Groenland, du Sahara et de tant d'autres sont là pour nous rappeler l'extension prodigieuse que ces communications peuvent prendre soudain.

A laisser errer mon regard par un jour gris sur cette terre désolée, j'en viens à me demander si je n'ai pas, avec d'autres, idéalisé ce pays ; si je ne me suis pas figuré son peuple, sa culture, sa vie, plus beaux, plus valables qu'ils ne sont. Tentation de juger — et méjuger — notre vie occidentale dès le moment où, surpris, charmé, on découvre l'Orient. Tentation de donner une trop grande place à des valeurs tibétaines, simplement parce qu'elles sont tibétaines et que l'exotisme garde toujours la même fascination. Peut-être sommes-nous victimes de cet engouement de l'étranger, de cette hantise de l'Est, d'un *Fernweh* qui a dépassé le *Heimweh* et l'attachement à nos valeurs occidentales ?

La prudence veut que, malgré son outrage, nous nous souvenions de l'adage rabâché de Kipling : « L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident, et jamais les deux ne se rencontreront. » Nous qui sommes nés en Occident et y avons été façonnés, nous devons nous garder de prétendre avoir compris, assimilé tel ou tel aspect de l'Orient aux cent visages. Quelle est l'essence de l'un ou de l'autre terme de l'opposition ? Personne ne l'a définie, et je la sens inexplicable parce que faite d'éléments trop nombreux et trop subtils pour être enfermés dans des concepts. Mais il y a des frontières que notre esprit humain ne peut pas franchir, du moins pas impunément. Qu'on pense à quelques-uns des aspects de la vie des Tibétains : notre foi se refuse à cet

optimisme humain du bouddhisme qui doit faire de l'homme son propre sauveur. Notre conscience sociale se cabre en face de l'attitude négative où vivent ces individus qui se refusent à devenir des personnes et à prendre leurs responsabilités dans la société. Notre cœur d'époux et de parents se révolte devant le marchandage qui se fait autour de cette sorte de monstre que les Tibétains appellent mariage. Avouons qu'il y a eu une idéalisation de l'Orient, et en même temps une conspiration entre certains Orientaux chauvins et certains Occidentaux mal renseignés, pour nous présenter des vessies comme des lanternes, et le yoga comme la lumière.

Et pourtant l'Asie est là, avec le Tibet en son milieu. Son existence passive serait déjà à elle seule un point d'interrogation posé à côté de la civilisation européenne, une mise en question de certaines valeurs qui nous semblent vitales et que le Tibétain ne meurt pas d'ignorer. Mais l'Asie n'est pas passive. Le Tibétain n'est pas comme le yak que, il y a quelques instants, nous avons côtoyé, qui nous a regardés passer, puis a tourné la tête pour mieux ruminer. Dans cette coupe que nous avons voulu faire à travers la société tibétaine, des filons sont apparus, des replis ont laissé entrevoir des joyaux, des valeurs positives : une culture artistique vivace, un génie religieux centré sur les problèmes majeurs de la vie, surtout quelques personnalités de premier plan.

Il y a eu des Indes différentes : l'anglaise, la française, celle des Maharaja. Il y en a maintenant deux : la vieille Inde, qui est en train de s'effacer, et celle qui fait ses premiers pas et contient tous les espoirs, toutes les promesses que reflètent les yeux d'un enfant. Le vieux Tibet, lui, malgré le dramatique épisode communiste — que je n'ai eu ni la possibilité, ni l'intention d'étudier — n'a pas perdu pied. Il reste campé sur sa certitude d'être le centre du monde et son sanctuaire.

Mais le nouveau Tibet, sera-t-il conçu ? sera-t-il mort-né ? Conçu, oui certainement. Les intérêts pétroliers, militaires, politiques finiront bien par en ouvrir la porte et faire se rencontrer le Tibet et l'Occident, le nomade et la règle à calcul, le yak et le bulldozer.

Rien de plus vain que les spéculations et les « si ». Pourtant nos yeux errent sans fin parmi ces hameaux, ces champs gelés et desséchés, ces collines de sable et de caillou, essayant de deviner ce qu'il adviendra de ce pays que nous aimons, quand les routes le sillonneront, quand un barrage coupera la vallée de l'Indus. Entre deux sociétés, deux façons de vivre, le choc sera d'autant plus violent que le monde tibétain émergera de plus loin dans l'histoire.

Sera-ce le choc destructeur que l'Afrique a trop souvent connu ? La tourmente qui arrache les vieux arbres et laisse le peuple hébété ? Notre foi se refuse à une telle perspective. Sûrement il restera de ce sol d'exception autre chose qu'un champ de ruines quand aura passé le premier bulldozer. L'intégrité du Tibet n'aura pas été préservée en vain jusqu'à aujourd'hui.

Ce n'est pas à dire que je tiens pour indispensable que subsiste, comme un bloc erratique, dans le monde de demain, tel ou tel aspect de la culture spirituelle ou artistique de ce pays. Je n'attends pas davantage une savante synthèse entre l'âge atomique et l'âge d'avant l'invention de la roue, qui est l'âge du Tibet. L'Inde, dans les régions campagnardes du moins, semble être à la recherche d'une telle synthèse. Elle y atteindra peut-être ; mais elle a des ressources humaines que le Tibet est bien loin de posséder.

Si j'ai un espoir, c'est dans les hommes d'ici ; dans les personnalités qui se sont développées sur cette terre, dans son climat et dans sa tradition, avec assez de solidité pour supporter la pression titanesque de la civilisation technique. D'eux seuls on peut attendre une sagesse qui saura éviter la stérile

révolte contre la machine et le « progrès », et renoncer à maintenir ou ajuster des cadres et des formes décidément révolus. Une sagesse qui permettra un authentique renouveau des principales valeurs d'art et de culture, du sens de la communauté, de la vraie méditation dédaigneuse de l'activisme. Ce ne sera pas une restauration du passé, mais, dans et par des *personnes*, une renaissance au sens le plus profond du mot : une nouvelle naissance qui porte en elle les gènes de ses ascendants, tout en étant un être organique nouveau devant lequel s'ouvre la vie.

C'est à la formation de ce groupe idéal de personnes que nous devons donc viser, nous qui avons la responsabilité écrasante de précéder, au seuil de cette société, le vingtième siècle qui n'en a pas encore franchi la porte. Servir ce peuple consiste maintenant à l'équiper pour l'aventure que le monde du dehors va lui imposer : une aventure spirituelle, culturelle, intellectuelle aussi bien qu'économique et sociale.

La première démarche est de s'adapter à lui, de s'intégrer à sa vie. On n'insistera jamais assez sur la nécessité de cette marche à la rencontre du Tibétain. Mais encore faut-il savoir ce qui nous y pousse. Est-ce l'admiration de l'idéaliste ? Elle est sincère, mais décidément naïve. Est-ce un intérêt intellectuel ? Dieu me garde des ethnographes ! J'entends : qu'il me mène au-delà de la science jusqu'à l'homme ! Seul un amour chrétien concret et direct peut nous inspirer à aller humblement et entièrement vers le Tibétain, vivre avec lui, voir le monde par ses yeux, respirer l'air par son nez. Rire avec lui. Souffrir avec lui.

Par cet amour seulement, je crois possible de sentir le poids des traditions qui paralysent le Tibétain ; de comprendre son sentiment de supériorité à l'égard d'un monde qu'il croit impur, et son sentiment d'infériorité devant le progrès social des autres pays ; d'espérer avec lui le sauvetage de sa

vieille culture ; de croire avec lui au nationalisme positif qui transformera les conditions de sa vie sociale.

Mais, si nous avons besoin de l'amour pour éclairer notre rencontre avec le Tibétain, la foi nous est nécessaire pour éclairer l'avenir, à la veille du bouleversement qui le menace et dont lui-même ne comprend bien ni la nature, ni les dimensions. De même que nous avons tendance à idéaliser l'Orient et le passé, l'Oriental est tenté d'idéaliser l'Occident et l'avenir. C'est naturellement vers l'Inde que se tournent les regards des habitants de l'Himalaya. Or depuis dix ans l'Inde a connu un essor simplement prodigieux : qu'on pense à l'abolition légale des castes, aux écoles fondées par dizaines de milliers, au suffrage universel, surtout aux deux plans quinquennaux dont le succès a dépassé les meilleures prévisions. Cet essor s'exprime en chiffres. Il s'exprime aussi en optimisme légitime. Dans les plaines de l'Inde il a créé une émulation sociale et économique. Au Tibétain, dont la vision est estompée par le voile de pierre de l'Himalaya, il a contribué à donner une trop bonne idée de ce que lui promet le monde moderne.

L'Inde s'est libérée de la tutelle anglaise, mais elle s'est ouverte à la technique, et même au mythe du progrès, venus de l'Occident. L'Européen que l'on avait éconduit par la porte est rentré par la fenêtre ; et le propriétaire, ébloui d'optimisme, l'a invité à déposer aux quatre coins de sa maison des charges d'explosif d'apparence bien innocente, qui ont nom progrès social, éducation de la masse, plan financier, équipement agricole ou industriel.

Aujourd'hui le montagnard du « Toit du Monde » s'engage les yeux fermés dans la même aventure. Il imagine avec enthousiasme une maison chauffée au charbon, éclairée à l'électricité, son champ engraisé chimiquement, son fils à l'Université. Mais il ignore les répercussions de ces nouveautés sur sa propre société. Nous avons l'avantage, pour notre

part, de connaître un peu et cette société, et les révolutions qui ont secoué l'Europe à des moments tout semblables de son évolution. Nous pouvons donc l'instruire, le préparer à cet événement, normal et souhaitable autant qu'une naissance, mais qui, comme elle, ne va pas sans souffrances ni risques.

Or ce pays de l'éternel passé — si l'on peut dire — a ceci de paradoxal qu'il lui manque le recul d'une expérience historique. Il conçoit l'histoire comme se répétant indéfiniment, d'une façon cyclique ou statique qui lui ôte tout intérêt et toute signification. Pour nous, c'est au milieu des bouleversements, des révolutions, des guerres que nous avons appris à nos dépens que le temps est en marche, que l'humanité a un destin se développant d'un certain passé vers un certain avenir. De cette affirmation, le Tibétain biffe les mots *passé* et *avenir* ; l'athée, le mot *certain*. Mais la religion du chrétien est justement une *certitude historique*. L'histoire est le domaine où Dieu rejoint les hommes. Pour un missionnaire comme pour l'étranger auquel il s'adresse, elle devient un élément fondamental dans la compréhension du monde.

Si nous voulons aider les Tibétains, notre souci constant doit être de leur montrer, sur le plan de la société, l'évolution du monde ; et sur le plan de nos relations avec Dieu, la signification que l'histoire a prise par la venue du Fils de Dieu qui lui a donné une direction. Dès lors, affranchis d'un dangereux optimisme tout humain qui risque de les livrer en aveugles à l'aventure imminente, ils pourront affronter victorieusement le heurt de leur civilisation et de la nôtre, découvrir nos vraies valeurs et faire mieux que de simplement les adopter : les ramener à leur pureté originelle.

Car leur origine est chrétienne. Malgré le pessimisme qui nous envahit devant ce monde « post-chrétien » et déshumanisé, nous devons reconnaître l'inspiration qui l'a façonné. Les valeurs positives qui subsistent en lui en rendent témoi-

gnage. Pour la société qui vit à l'abri de l'Himalaya, ces valeurs n'auront d'authenticité que dans la mesure où elles seront incarnées *par des Tibétains* vivant par Christ et pour Lui.

Main dans la main, nous sommes redescendus de la colline pierreuse vers cette oasis où durant six ans nous avons été à la rencontre des Tibétains. Les chaînes de l'Himalaya nous encerclent de leurs formes immuables ; et pourtant cet Himalaya est autre que celui des premiers contacts, avec des teintes plus subtiles que celles des glaciers, avec un attrait plus poignant que celui d'une prodigieuse géologie... L'Indus serpente dans le sable ; mais il ne s'y perd pas. Il amène jusque dans la fournaise de l'Inde écorchée de soleil la fraîcheur et la vie des hauts sommets.

Sans se lasser, mes yeux ont passé d'un vallon à un autre, ont effleuré sommet après sommet, ont erré de rocher en rocher. Et mes doigts ont touché un granit aux cristaux pleins de lumière.

## TABLE DES MATIÈRES

### GRANIT

La machine à remonter le temps . . . . .	1
Capitale . . . . .	11
En chemin . . . . .	18
Vie et travaux . . . . .	26
A la recherche du temps perdu . . . . .	31
Jeux de nuit . . . . .	50
Courrier du cœur . . . . .	61
Enfants . . . . .	82

### TURQUOISES

Lettres . . . . .	93
De la magie à la certitude . . . . .	114
Peinture religieuse . . . . .	130
Une chasse au manuscrit . . . . .	140
Chrétien, mais chrétien tibétain . . . . .	160
Aube . . . . .	169
Un autre Himalaya . . . . .	178